

—Aimez-vous Jean de Montmayeur ?

La figure de Lucienne se couvrit d'une rougeur brûlante. Elle eut un rire nerveux, bruyant, convulsif. Courlande, vivement :

—Ne me répondez pas, c'est inutile. Ainsi, vous le haïssez ?

—Oui, je le hais, de toutes les forces de mon âme, je le hais, il me fait horreur. Comment peut-il venir à la pensée d'un homme connaissant la vérité que j'aime un assassin ?

—Je ne le croyais pas. Je ne l'ai jamais cru.

—Merci. Oui je le hais parce que cet homme incarne en lui l'audace, le mépris de tout, l'intelligence très vaste et d'une essence supérieure. Je le hais, parce qu'il se complaît dans le crime qu'il a commis, sans regrets, sinon sans remords. Je le hais, mais il m'épouvante. J'ai espéré que je pourrais lutter contre lui. Je suis vaincue. Le dégoût l'emporte. Il faudrait, pour pousser plus loin mon devoir, être une sainte ou une martyre. Je ne suis qu'une femme !

Courlande suivait sa pensée : — Vous le haïssez, je comprends cela. Mais lui, il vous aime ?

—Ardemment.

—Ce sera notre force. Cet homme a un cœur. Ce sera sa faiblesse.

—Oui, je l'ai cru, comme vous, mais il marchera sur son cœur, il le brisera, s'il le faut, pour faire triompher son crime.

—C'est à voir, c'est à voir. L'amour inspire bien des prodiges à quelques-uns, mais fait faire bien des bêtises aux autres. Quel était votre but en rentrant chez Montmayeur et en l'entretenant dans la pensée qu'en vous aimant il était payé de retour ?

—Le forcer à l'avou.

—Par quels moyens ?

—Le sais-je ? Je comptais sur le hasard.

—Et pourquoi l'avez-vous quitté ?

—Par dégoût, vous dis-je.

—Et votre dégoût s'est-il trahi par quelque imprudence ?

—Non.

—Sous quel prétexte avez-vous quitté la fabrique ?

—Mme de Montmayeur était morte.

—Bon. De telle sorte que vous n'avez pas rompu avec lui ?

—Non.

—Il ne se doute de rien de ce qui se passe en vous ?

—J'en suis sûre.

—Il vient vous voir ici, peut-être ?

—Il est venu une fois.

—Il reviendra ?

—Souvent.

—Je suppose qu'il ne se doute pas non plus que vous savez qu'il est le meurtrier de Bourreille ?

—A plusieurs reprises, j'ai vu des soupçons germer en lui. Je crois avoir réussi à les éloigner.

—Voulez-vous me dire dans quelles circonstances ?

Lucienne raconta qu'elle avait surpris Montmayeur rêvant tout haut et que Jean, éveillé tout à coup, avait manifesté la plus vive émotion. Depuis ce temps, il était sur ses gardes et la surveillait. Elle raconta l'épisode de l'attaque des francs-tireurs contre la fabrique et comment elle avait livré Gauthier qu'elle croyait sauvé. "J'allais à choisir entre lui et Gauthier. L'un des deux devait mourir. J'ai choisi Gauthier. Montmayeur ne pouvait plus douter de mon amour." En écoutant ce tragique récit, Courlande ne pouvait s'empêcher de frissonner. Il regardait Lucienne avec admiration. Elle parlait simplement comme si elle avait raconté les choses de la vie la plus ordinaire. Et quand elle eut fini, il pensa : "Mais elle est tout simplement sublime, cette enfant-là ! Quel courage ! Et quelle imagination, surtout. Presque aussi belle que la mienne !" Et tout haut, avec la plus profonde émotion : — Vous avez été trop courageuse, jusqu'aujourd'hui, mademoiselle, pour ainsi vous laisser aller au désespoir.

—Que faire ?

—Nous chercherons ensemble. Voyez-vous, nous sommes en présence d'un criminel qui n'est pas vulgaire. Les circonstances mêmes du crime

sont loin de ressembler aux autres. Il y a là une intrigue plus compliquée que celle d'une de ces affaires judiciaires comme on en brasse à la douzaine, à la préfecture de police. Et voilà ce qui m'a séduit, moi, justement. Je suis un homme d'imagination. J'ai horreur du convenu, des sentiers battus. Je trouve qu'un crime peu commun, il faut également des moyens peu communs. Supposez que vous ayez devant vous un agent de police qui suit tranquillement son bonhomme de chemin. Qu'est-ce qu'il fera ?

—Ce qu'ils font tous. Il passera les jours et les nuits à surveiller Montmayeur, comme si cette surveillance pouvait l'amener à un résultat quelconque, comme si depuis longtemps Montmayeur ne s'était pas mis sur ses gardes contre toute surveillance possible. Que ferait-il encore, l'agent de police ? Il essaierait de mettre la main sur l'argent volé. Et en supposant qu'il le trouvât, cet argent, entre les mains de Montmayeur, est-ce que celui-ci ne tient pas prête une histoire pour expliquer comment il possède les 50,000 francs qui ont été volés à Bourreille ? Je l'ignore mais à coup sûr il en a une ! Et à quoi servirait cette découverte ? A rien du tout, si ce n'est à augmenter les précautions dont s'entoure Montmayeur. Ce qu'il faut, pour le confondre, pour l'obliger à l'avou, pour le perdre, c'est lui tendre un piège.

—Quel piège ?

—Ah ! voilà, je n'en sais rien. Mais je trouverai, j'en suis sûr. Cet homme est trop habile. Il ne se laissera pas prendre à un piège grossier. En attendant, permettez-moi de vous conseiller de ne pas rompre avec Montmayeur. Ce serait la plus grave des imprudences. Et après un moment de réflexion.

—Dans le récit que vous m'avez fait tout à l'heure, je vous ai entendu parler d'un frère de Montmayeur ?

—Georges dit vivement Claudine.

—Un pauvre garçon malade, condamné, aussi doux que son frère est dur et emporté.

Courlande regardait Claudine qui avait rougi.

—Pourquoi cette émotion ? dit-il.

—Georges aime ma sœur, dit Lucienne.

—Ah ! ah ! Eh mais, pensa Courlande, cela peut nous servir. A quoi, par exemple ? Je n'en sais rien.

Il alla prendre les mains de la jolie fille et doucement : Pardonnez-moi mon indiscrétion, mademoiselle Claudine. Il vous aime. Et vous ? L'aimez-vous ? Et le sait-il ?

Elle baissa la tête et rougit davantage.

—Je l'aime. Il ne le sait pas.

—Bien. Ce n'est pas une vulgaire curiosité qui m'a fait vous adresser cette question, sachez-le. Je vous porte le plus vif intérêt, bien que je ne vous connaisse que depuis quelques heures, et je suis tenté de vous aimer comme si vous étiez mes filles.

—Monsieur, puisque nous parlons de Georges, nous devons vous faire part du soupçon qui nous est venu.

—Un soupçon ?

—Nous pourrions même dire une certitude.

—Parlez, ne me laissez rien ignorer, il le faut.

—Georges connaît le crime de son frère.

Courlande fit un haut-le-corps.

—Comment, dit-il, il connaît le crime de ce misérable et il ne l'oblige pas à se livrer, ou du moins à sauver Doriât !

—Son frère le domine et l'épouvante. Il est si faible, si vous saviez ! Et Jean de Montmayeur est si cruel !

—Eh bien, dit Courlande, j'admets qu'il n'ose. Mais ce qu'il n'a osé faire jusqu'ici, par crainte de son frère, il faut qu'il arrive à le faire, par amour pour Claudine. Le voilà, tenez, le piège dont je parlais. Je ne le vois pas encore bien nettement, mais il se dessine, il se dessine. Patience ! Oui, il faut que nous arrivions à ceci, que Georges de Montmayeur dénonce son frère.

—Jamais il ne s'y résignera.

—Qu'en savez-vous ?

—Il aimera mieux mourir. Il sait que sa mort est proche. Il la devancerait de quelques jours.

—L'amour de Claudine le fera vivre. Et moi, je le forcerai bien à faire ce que je veux.

—Comment ?

—Laissez ! laissez ! C'est le piège. Il se des-

sine, vous dis-je, il se dessine. Encore un peu d'imagination. Promettez-moi de suivre aveuglément mes conseils, toutes les deux.

—Nous vous le promettons.

—Si étranges qu'ils soient ?

—Nous vous le jurons.

—Même si ces conseils mettaient votre vie en danger ?

—Ma vie ne m'appartient pas, dit Claudine. que serais-je si M. Bourreille ne m'avait pas recueillie et aimée comme sa fille ?

—Ma vie ne m'appartient pas à moi non plus, dit Lucienne ; que serais-je si M. Doriât ne m'avait pas recueillie ? Claudine est prête à sacrifier sa vie pour venger son père adoptif. Moi je suis prête à sacrifier la mienne pour sauver mon père.

—Je ne doutais pas de vous.

—Qu'allez-vous me conseiller ?

—Patience. Laissez-moi le temps de réfléchir. Rien ne presse. En attendant, je vais, dès ce soir, m'entretenir avec Marie Doriât. Il est inutile qu'elle vous croit plus longtemps coupable.

—Si Montmayeur apprend ma réconciliation avec ma mère, que pensera-t-il ?

—Il n'apprendra rien. Votre entrevue restera secrète. Et vous resterez en apparence éloignées l'une de l'autre. Marie Doriât est bien assez malheureuse. Il est juste qu'on lui rende un peu de bonheur. En outre, vous ne méritez pas, vous, que l'on vous soupçonne.

Lucienne pleurait.

—Enfin, continua Courlande, votre fiancé m paraît disposé à faire des folies et vous ne tenez pas, je suppose, à ce qu'il cherche une mort que vous regretteriez toute votre vie ? Si la mort vient, il aura fait son devoir. Mais il ne faut pas qu'elle soit un suicide. Je vais donc m'enquérir du moyen de lui faire parvenir deux mots. Ça ne doit pas être impossible. Quand il saura que votre faute n'est qu'un dévouement sublime, s'il doit mourir, eh bien, il mourra plus content.

Lucienne pleurait toujours. Elle se rappelait l'effroyable douleur qu'elle avait eu à souffrir, lorsqu'elle avait été chassée de sa famille honteusement. Elle se rappelait les insultes de Gauthier, la malédiction des deux frères et celle de Marie Doriât aussi, devant ses fils morts.

—Au moins, se disait-elle, ma mère et mon fiancé m'aimeront quand ils sauront tout. Mais Henri, mais Pascal ! Ils sont morts, ceux-là. Je ne les reverrai jamais plus. Ils sont morts en me maudissant. Heureusement, alors qu'ils avaient les yeux bandés, alors que les fusils étaient dirigés vers leur noble poitrine toute pleine de vaillance et de foi, heureusement elle avait eu le temps de leur crier : "Je vous aime ! Je vous aime !" C'était cette parole-là qu'ils avaient emportée dans l'éternité.

—Puisqu'il est impossible de voir Montmayeur aujourd'hui, prenons patience, dit Courlande. Demain vous le verrez sans doute. Ne changez rien à votre attitude à son égard. Moi, je me rends chez Marie Doriât. Courage et confiance.

Il laissa les deux sœurs et se rendit chez Marie. Il avait l'air si joyeux en entrant qu'elle ne put s'empêcher de dire, une espérance au cœur :

—M'apporteriez-vous une bonne nouvelle ?

—Oui. Regardez-moi. Je ne suis pas très bien tourné. On m'appelle Courlande, dit Pas-de-Chance. Eh bien ! je suis un messager de bonheur.

—Vite, vite, Lucienne ?

—Je ne m'étais pas trompé. Elle n'est pas coupable.

—Mon Dieu !

—Pure comme l'enfant qui naît. Une martyre. Le dévouement sublime et comme les femmes seules peuvent en rêver.

Marie s'approche de Courlande, lui saisit les mains qu'elle serre de toutes ses forces et le regarde jusqu'au fond des yeux.

—Vous ne me mentez pas, au moins ?

—Mentir, mais ce serait commettre un sacrilège !

—Ainsi, Lucienne ?

—Est toujours digne de vous.

—Elle n'aime pas ce misérable, ce monstre ?

—Pouvez-vous me demander cela, après ce que vous savez ?